

Le chemin des étoiles

Dès que la première lueur du jour annonça la fin de la nuit, les oiseaux se mirent à chanter. L'obscurité et un profond silence régnaient encore dans le dortoir du gîte d'étape. Pourtant, Jean s'extirpa de son sac de couchage et se leva. Jean disait toujours : *Quand les oiseaux sont réveillés, il est temps pour le marcheur de se lever et de partir sur le chemin.* Ce qu'il fit, après avoir rangé ses affaires dans son sac à dos et salué ses voisins de lit, qui le suivraient, probablement, de peu.

Jean était impatient d'entreprendre l'étape d'aujourd'hui, plus que pour les précédentes : elle était longue, environ neuf heures de bonne marche et le topo-guide mettait en évidence *sa parfaite unité, lisse et sans aspérités, comme si elle avait été laissée à l'état d'épure.*

Pendant plus de trois heures Jean avança rapidement, profitant de la relative fraîcheur de l'air. Il appréciait la sérénité du paysage. Des champs de céréales dont la couleur passait du vert au jaune suivant leur exposition, laissaient le regard courir jusqu'à l'infini. Enfin presque. Sur la droite une chaîne de montagne matérialisait la rencontre du ciel et de la terre. Sur la gauche, dans le lointain, une voie ferrée attirait l'attention.

Un train de voyageur, d'une belle couleur orangée, avançant à l'allure d'une grosse chenille, anima un instant le paysage. Plus tard, un train de marchandises chargé de voitures multicolores émerveilla Jean et lui rappela le premier train électrique de son enfance. Avec amusement, Jean ferma l'œil gauche, tendit son bras droit et prit délicatement la locomotive du train entre le pouce et l'index et tira ainsi le train tout entier jusqu'au point limite de l'horizon. Son attention un instant attirée par deux papillons, un blanc et un marron-rouge, qui virevoltaient devant lui, Jean ne remarqua pas le long train de wagons de couleur sombre qui avançait plus lentement que les autres, sans aucun bruit perceptible, un semblant d'animal mauvais à l'approche d'une proie...

Le soleil, naissant de la terre au départ de Jean, était haut dans le ciel à présent ; sa luminosité écrasait les contrastes et donnait une étrange beauté au paysage. Sous la chaleur montante, dans un silence d'église, la marche de Jean devint alors mécanique, lancinante, proche de l'abstraction.

D'un coup, la soirée de la veille lui revint alors en mémoire...

Après s'être reposé, toute la fin de l'après-midi, dans le gîte aménagé dans l'ancienne école du petit bourg, terme de son étape, Jean se préoccupa de l'intendance. Il avait repéré, à l'entrée du village, une auberge affichant des menus économiques. Il y entra sans hésitation : sur le chemin, ce genre d'établissement était fréquent et bien adapté à la demande et aux finances des marcheurs. Une table était déjà occupée par trois personnes menant grande discussion en langue allemande. Jean y reconnut un couple déjà rencontré sur le chemin, salua et s'assit à une table voisine.

C'est juste après qu'on lui ait servi son premier plat – l'incontournable mais très appréciée *Ensalada mixta* – et alors que Jean s'apprêtait à subir, pendant tout son repas, un voisinage rieur mais bruyant, qu'ELLE fit son apparition dans la salle du restaurant. Dans un premier temps, ELLE resta immobile, cherchant probablement où prendre place. Jean remarqua sa blonde chevelure encadrant un visage plutôt jeune et assurément beau. Lorsqu'ELLE avança vers les tables occupées, d'une démarche fluide mais empreinte toutefois d'un soupçon de réserve timide, Jean pensa, à cause des cheveux blonds : *Et de trois qui vont faire quatre !* Mais c'est à Jean qu'ELLE s'adressa, en désignant la chaise en face de lui.

- *Bitte, ist hire noch frei?*
- *Oui.*
- *Ah! Vous Français ?*
- *Oui.*

En s'asseyant, ELLE s'excusa tout de suite pour son mauvais français. Mais elle le parlait plutôt bien, avec un accent charmant (charmeur...?). Lorsqu'ELLE butait sur un mot du vocabulaire, elle semblait désolée. Jean, devinant sa pensée, lui apportait la solution et recevait alors, en remerciement, un sourire des plus charmants (charmeurs...?). Quand ELLE riait – et Jean s'appliquait à trouver les mots pour cela – tout son visage rayonnait, même les petites rides au coin de ses yeux. Des yeux couleur de ciel, avec de petits points gris qui scintillaient comme des étoiles lointaines...

La discussion porta essentiellement sur des sujets liés à leurs conditions respectives de marcheurs sur le chemin. Jean ne posa pas de questions trop personnelles, mais à la fin du repas, il savait qu'ELLE habitait Düsseldorf, frôlait la cinquantaine – Jean lui avait attribué une dizaine de moins – et se prénomait Kristine. Quant à Kristine, elle avait appris sur Jean les données correspondantes, à savoir Lyon, la soixantaine – qu'elle ne corrigea pas !

Au retour vers le gîte d'étape, Kristine s'arrêta devant une cabine téléphonique et fit part à Jean de son intention de donner de ses nouvelles à Düsseldorf. Ils se serrèrent la main.

– *Alors, bonsoir Christine*

– *Ach ! So ! Bon Soir Jean.*

Sur le chemin, au gré du hasard, les marcheurs solitaires partagent parfois quelques moments : ils ne les recherchent pas, mais les apprécient lorsqu'ils surviennent. Les marcheurs solitaires ne s'attendent pas, chacun suit son propre rythme.

Le lendemain – ce matin donc – au moment où Jean s'apprêtait à quitter le gîte, Kristine sortait de son dortoir.

–*Bonjour Kristine. Bien dormi ?*

–*Oui !... So !... Alors, bon chemin Jean.*

Le couloir étroit dans lequel ils se trouvaient les rapprocha. Dans un mouvement instinctif, à la fois vif et tendre, Kristine embrassa Jean sur la joue et fit immédiatement un léger recul, limité par le mur du couloir. Un sourire indéfinissable, mélange de malice et de timidité, éclairait son visage. Jean, un peu surpris quand même, mais sans plus, passa un bras autour de la taille de Kristine et lui donna, le plus amicalement possible, deux petites tapes dans le dos. Il ne l'embrassa pas à son tour et regretta, pendant toute sa première heure de marche, l'ambiguïté des paroles qu'il avait alors prononcées en partant ; quelque chose du genre : *See you later Kristine*, qui peut signifier un simple au revoir – c'est généralement le cas – mais pourrait aussi cacher un désir profond ...

A force de temps, le soleil avait réussi à atteindre son zénith et à capturer l'ombre de Jean ; elle l'avait précédé jusqu'alors, longue et fine au début, pour devenir de plus en plus compacte et quasiment se fondre à ses pieds. Le marcheur avisé – Jean en est un – sait qu'il est prudent de faire une pause à ce moment très chaud de la journée. Mais, pas le moindre ombrage ni passé ni à venir ; le topo-guide avait prévenu que la journée serait difficile.

Alors Jean continua, il en avait la force.

L'intensité de la chaleur et celle de la lumière faisaient toutefois évoluer ses sensations. Il percevait l'existence de deux mondes parallèles : la terre sur laquelle ses pieds avançaient sans qu'il en ait conscience, le ciel dans lequel émergeait sa tête, déconnectée du réel. Le restant de son corps, devenu immatériel, donnait simplement la mesure de l'espace qui séparait ces deux mondes.

Le chemin, établi sur le tracé d'une ancienne voie romaine, s'étirait en parfaite ligne droite jusqu'à l'infini. On pouvait y avancer les yeux fermés, ce qui, un instant, fut le cas de Jean. Lorsqu'il franchit le passage à niveau non gardé de la ligne de chemin de fer, la locomotive d'un train noir l'anéantit. Il n'avait pas entendu de signal avertisseur, son esprit s'égarait quelque part dans le ciel ; il n'avait rien vu venir, ses yeux étaient fermés.

Alors, Jean ne sut pas qu'il était mort...et continua son chemin !

A l'approche de midi, afin de se protéger du soleil et de la pointe de chaleur de la mi-journée, Jean s'est accordé une pause à l'ombre d'un petit bois de chênes verts. Après s'être longuement désaltéré, puis restauré frugalement de quelques fruits secs, il s'allongea à même le sol, ferma les yeux, s'endormit et prit le chemin des rêves... *L'intensité de la chaleur et celle de la lumière faisaient toutefois évoluer ses sensations ...*

Après s'être installé et reposé dans l'un des gîtes d'étape de LA VILLE, Jean profita de la longueur des jours à cette période de l'année pour faire le touriste. Après une journée entière de confrontation avec la seule nature et lui-même – une journée où la magie et le surnaturel l'avaient côtoyé – il ressentait le besoin de s'entourer de la présence des vivants et de la masse rassurante des monuments anciens de la ville.

En sortant de la cathédrale, aux vitraux remarquables, Jean consulta un plan pour continuer sa visite. En relevant la tête pour lire le nom de la rue où il se trouvait, il aperçut Kristine, assise à la terrasse d'un café occupant le trottoir d'en face. Il avait hésité un instant, à cause des grosses lunettes noires qui modifiaient l'image qu'il avait conservée d'elle. Mais il en était sûr à présent, c'était bien Kristine, seule – et ce constat l'enchanta.

Contre toute attente, Jean ne traversa pas la rue. Il consultait son plan, mais il ne le voyait pas ; il relevait la tête vers les plaques portant les noms des rues, mais il ne les lisait pas. Il prolongeait ainsi les ondes du choc, fort et fugitif, que lui avait provoqué cette rencontre tout à fait fortuite. Mais, dans ses mouvements de tête, son regard faisait une mise au point indécélable au passage sur la silhouette de Kristine.

Jean vit Kristine lever un bras dans sa direction, puis faire des grands gestes de sémaphore. Lorsqu'il la vit se lever de sa chaise et traverser la rue en venant vers lui, il ne perdit pas une image de sa démarche gracieuse.

Ce n'est que lorsqu'elle en fût à proximité immédiate, que Kristine put lire l'expression de surprise radieuse qu'exprimait enfin le visage de Jean, mais elle ne pouvait déceler la légère accélération des battements de son cœur.

Ils s'embrassèrent chaleureusement – comme frère et sœur – et entreprirent de se raconter les savants méandres que le hasard avait suivis pour qu'ils se retrouvent. Ils ne déniaient pas l'avoir souhaité au fond d'eux-mêmes, mais ils n'avaient rien fait pour que cela arrive.

Le temps passa. Kristine et Jean émergèrent de la bulle dans laquelle il n'y avait place que pour deux. Ils se virent alors, sans pouvoir s'y opposer, entraînés par un fleuve humain qui occupait toute la rue et les trottoirs. Les flots débouchèrent sur une place circulaire, formant des tourbillons à sa périphérie. Le courant se calma. Des gens sortirent de l'onde. Ils avaient des habits d'un autre temps : de longs manteaux d'étoffes richement brodées, parfois doublées de fine fourrure blanche ; une ceinture de cuir, à laquelle était accrochée une bourse que l'on devinait grosse d'écus d'or, enserrait les tailles. Les hommes s'affichaient tête nue et longue chevelure, mais les femmes dissimulaient leurs cheveux sous des coiffes en tissus aérés de résilles. Cette foule, subitement immobile, contrastait avec le spectacle de foire qui se déroulait sur la place : saltimbanques, funambules, jongleurs, lanceurs de couteaux, pitres, mîmes, conteurs..., tout un monde de marionnettes, animé par une musique baroque de cornemuses, fifres et tambourins.

Les flots des gens se reformèrent ; le fleuve s'engouffra dans une autre rue, occupa une autre place, où le spectacle se répétait à l'identique. Deux autres places encore ..., plus peut-être.

Jusque là prisonnière, la bulle de Kristine et Jean échappa au fleuve lorsqu'il tourna à angle droit au croisement de deux rues. La bulle s'échoua sur une petite place tranquille. Une musique qui ne ressemblait pas aux autres enchantait leurs oreilles. Venue de montagnes lointaines, canalisée par des tuyaux invisibles, cette musique resurgissait en une fontaine aux jets scintillants et multicolores, sur lesquels surfait un joueur de flûte.

Un philtre musical immobilisait Kristine et Jean. Un mouvement inconscient les rapprocha. Les dessus de leurs mains se touchèrent. Par ce contact furtif, ils échangèrent des milliards de vibrations contenues depuis longtemps, qui envahirent tout leur être.

Jean passa un bras autour de la taille de Kristine et posa une main sur sa hanche. Kristine fit de même. Pour la première fois, ils accordèrent leurs pas qui les guidèrent vers un chemin qui traversait un champ dans lequel une main céleste avait semé des étoiles...

Jean se réveille, mais n'ouvre pas les yeux tout de suite. Instinctivement, il écarte les bras... Il a mal à la tête. Il se frotte longuement le visage et ouvre enfin les yeux.

Il reconnaît, déjà prêts à partir, le marcheur luxembourgeois et le couple belge, qu'il retrouve épisodiquement aux étapes du chemin. Hier soir, la fête était dans la ville, une manifestation sur un thème médiéval. Ils y ont pris part, tous les quatre, jusqu'à une heure raisonnable, mais chacun a tenu à payer sa tournée de bière...et même plus.

Avant de quitter Jean, Christiane, la femme du couple belge, lui chuchota malicieusement à l'oreille : *Quand les oiseaux sont réveillés, il est temps pour le marcheur de se lever et de partir sur le chemin... !*

Corbeil–Essonnes, Juillet 2005

Pierre Lalot